UN

ANTÉCÉDENT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

DE MM. MARIE AYCARD ET EMMANUEL,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 23 AOUT 1834.

PARIS.

BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1834.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
****	***
M. DUBREUIL	M. FONTENAY.
M. D'ORMOY	M. LEPEINTRE.
M. ERNEST DE RENNECOURT	M. HYPOLITE.
Mme EUGÉNIE DE BRÉMONT	Mme THÉNARD.
AGATHE	Mme LAGAZE.

La scène se passe à Paris chez M. Dubreuil.

Un salon élégamment meublé. — Une porte au fond ; deux portes à droite. — Une porte de cabinet, à gauche.

Imprimerie de CHASSAIGNON, rue Gît-le-Cœur, n° 7.

Digitized by Google

UN ANTÉCÉDENT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

SCENE PREMIÈRE.

EUGÉNIE, D'ORMOY.

EUGÉNIE *assise*. Mon père se laissera-t-il fléchir? accueillera-t-il la demande de M. de Rennecourt?

D'ORMOY, *entr'ouvrant la porte du fond*. Madame de Brémont est-elle visible?... Ah! vous voilà Eugénie!... ne suis-je pas importun?

EUGÉNIE. Importun! jamais!... mon oncle, jamais!

D'ORMOY. Mon oncle, mon oncle!... Je ne suis point votre oncle, Eugénie... c'est-à-dire, je le suis, mais à la mode de Bretagne, et je ne comprends pas comment une élégante Parisienne peut se conformer aux habitudes de ce sauvage pays... Je ne suis que votre cousin, rien que votre cousin.

EUGÉNIE. Cousin de mon père, et mon grand cousin à moi.

D'ORMOY. Grand est inutile, appelez-moi tout bonnement cousin... qu'est-ce que cela vous fait?

EUGÉNIE. Oh! rien.

D'ORMOY. Ce nom d'oncle me choque... Il donne à nos relations une gravité qui me vieillit; car, enfin, je n'ai que vingt-cinq ans de plus que vous.

EUGÉNIE. Trente, s'il vous plaît.

D'ORMOY. Trente, vous croyez! quelle bizarrerie! au fait, c'est possible.

EUGÉNIE. C'est certain, mon oncle... mon cousin.

D'ORMOY. Bien, mon cousin; j'aime mieux cela, parce que, voyez-vous, nous avons certain projet, Dubreuil et moi...

EUGÉNIE. Mon père et vous?

D'ORMOY. Oui; vous ne pouvez pas toujours rester veuve, ma chère cousine.

EUGÉNIE. Sans doute; mais quel rapport?...

D'ORMOY. Ah! voici: Dubreuil pense, et quelqu'influence que mon cousin exerce sur moi par le rang élevé qu'il occupe dans la société, sa place de magistrat, son talent, je n'ai pas attendu qu'il me fit d'ouvertures à ce sujet.

EUGÉNIE. De grâce, mon oncle, à quel sujet?

D'ORMOY. Ah! si vous m'appelez mon oncle, si vous vous

Digitized by Google

fâchez, je me garderai bien de m'expliquer... le moment serait mal choisi.

EUGÉNIE. Je ne me fâche pas ; mais parlez !

D'ORMOY. Mon cousin... allons !

EUGÉNIE. Mon cher cousin !

D'ORMOY. A merveille, ma cousine... Dubreuil pense, et moi aussi, je pense... autrement dit, nous pensons..

EUGÉNIE.

Air de Turenne.

Nous pensons, il pense, je pense ;
Je pense, il pense, nous pensons ;
Voilà ce qu'avec patience,
Depuis qu'ensemble nous causons,
Vous retournez de cent façons :
Par ce préambule superbe,
Où voulez-vous donc arriver?
Auriez-vous dessein de prouver
Que vous conjuguez bien un verbe?

D'ORMOY. Moqueuse autant que jolie... Mais revenons à notre projet... Je suis riche...

EUGÉNIE. Nous savons cela depuis long-temps.

D'ORMOY. Attendez ; vous n'êtes pas, Dubreuil et vous, mes plus proches parens, quoique vous soyiez ceux que je préfère.

EUGÉNIE. Je connais votre bonté pour nous.

D'ORMOY. Mon bien, après ma mort, passera à des collatéraux, à des neveux que je ne connais pas, et dont je ne me soucie nullement... Ce sera un vol que vous fera la loi, un attentat à ma volonté... Je pense donc...

EUGÉNIE. Eh bien ! vous pensez...

D'ORMOY. Qu'il y a un moyen d'arranger cette affaire.

EUGÉNIE. Un moyen ?...

D'ORMOY. Naturel, raisonnable, un moyen qui me sourit.... Oh! vous devinez?

EUGÉNIE. Du tout.

D'ORMOY. Vous devinez .. Dubreuil ne voulait pas que je vous en parlâsse. Si vous n'aviez pas été mariée, j'aurais écouté ses conseils, mais une veuve...

EUGÉNIE, *à part*. Où mon père a-t-il été chercher une semblable idée ?... (*haut.*) Monsieur d'Ormoy, tout ceci n'est-il pas une plaisanterie ?

D'ORMOY. Comment ? une plaisanterie !... rien n'est plus sérieux... et la raison de fortune n'est pas la seule qui nous ait déterminés. Je vous aime, Eugénie, je vous aime de toute mon âme.

EUGÉNIE. Oui, comme on aime une nièce.

Digitized by Google

D'ORMOY. Oh! non pas!... non pas, ma cousine!... car, pour la vingtième et dernière, je vous répète que vous n'êtes pas ma nièce... je ne suis pas votre oncle, vous n'êtes pas ma nièce, c'est clair... je vous aime.

EUGÉNIE. Vous m'aimez... vous?

D'ORMOY. Moi-même... n'est-ce pas naturel?.. Je vous ai vue maître, je vous ai vue grandir, je vous ai presqu'élevée, ma bonne Eugénie; je suis pour vous...

EUGÉNIE. Un second père que je respecte et que j'honore; mais...

D'ORMOY. Quand j'habitais ma terre d'Ormoy, et que je venais à Paris, était-ce pour courir les bals, les fêtes, pour briller au balcon de l'Opéra, ou dans les loges des Français? non.. jamais ces plaisirs ne m'ont tenté... Je ne me trouvais heureux qu'ici, entre Dubreuil et ma petite cousine... Pourtant j'étais encore plus jeune alors.

EUGÉNIE. Que ne vous êtes-vous marié, riche comme vous l'étiez?

D'ORMOY. J'ai été reçu chevalier de Malte au berceau. J'allais entrer dans l'ordre, lorsque la révolution a éclaté, la première, la vraie... Ma mère conserva néanmoins l'espérance de me voir commandeur... pouvais-je me marier? on aurait crié à l'apostasie, j'aurais été un rénégat.

EUGÉNIE. Et aujourd'hui?...

D'ORMOY. Aujourd'hui, c'est différent, mes grands parens n'existent plus, et puis votre mariage m'a ouvert les yeux.

EUGÉNIE. Mon mariage!

D'ORMOY. Oui; le jour où M. de Brémont vous conduisit à l'autel, je fus navré de douleur; il me sembla que ce jeune homme me prenait quelque chose qui était à moi.

Air d'Yelva.

Et quand la mort vint, rapide et cruelle,
Vous l'enlever à la fleur de ses ans,
Je vous trouvai plus touchante et plus belle
Sous les atours de vos noirs vêtemens.
A votre époux, pardonnez cette offense,
Je refusai les pleurs que je devais,
Et c'est alors à mon indifférence
Que j'ai senti combien je vous aimais.

EUGÉNIE. Je ne sais pas, mon cousin, jusqu'à quel point M. de Brémont vous serait redevable de ces sentimens,

Digitized by Google

SCÈNE II.

LES MÊMES, AGATHE.

AGATHE. On demande si Madame est chez elle.

D'ORMOY, *à part.* Allons, du monde à présent ! j'étais lancé.

EUGÉNIE. Qui est là ?

AGATHE. M. Ernest de Rennecourt.

EUGÉNIE. Ah ! faites entrer.

(Agathe sort.)

SCENE III.

EUGÉNIE, D'ORMOY, *puis* AGATHE.

D'ORMOY. Monsieur Ernest de Rennecourt! quel est ce monsieur ?

EUGÉNIE. Un fort honnête homme, je vous assure, nous le voyons souvent.

D'ORMOY. Mais encore...

EUGÉNIE. Il est neveu de madame de Saint-Vallier et fils d'un ancien ami de mon père.

D'ORMOY. Jeune... de mon âge...

EUGÉNIE. Non, pas présicément !

AGATHE, *annonçant.* Monsieur de Rennecourt.

D'ORMOY, *à part.* Eh bien! mais, il n'y a pas de tant différence...

(Agathe sort.)

SCÈNE IV.

ERNEST, EUGÉNIE, D'ORMOY.

ERNEST. Madame... (*apercevant d'Ormoy.*) oh! quel contretemps!

EUGÉNIE. Monsieur...

D'ORMOY, *à part.* Il a l'air passablement maussade.

ERNEST. Vous voyez un homme désespéré, madame ; je me suis présenté chez M. votre père, et je n'ai pas eu l'honneur d'y être admis, ses nombreuses occupations le retiennent sans doute.

EUGÉNIE. Oui, monsieur, sans doute. (*à part.*) Il n'a pas voulu le recevoir.

Digitized by Google

D'ORMOY. Oh ! mon cousin est horriblement occupé de ce moment-ci.

EUGÉNIE. Je suis cependant étonnée...

D'ORMOY. Si monsieur le désire, je me chargerai volontiers de son affaire auprès de Dubreuil.

ERNEST. Je vous remercie, monsieur, vous êtes trop bon.

D'ORMOY, *à part*. Quelle grimace ! c'est un plaideur.

ERNEST. J'attendrai que M. Dubreuil ait le loisir de m'écouter, et si madame consent à m'accorder l'hospitalité...

EUGÉNIE. Avec plaisir, Monsieur.

D'ORMOY, *à part*. Il reste ;... Pauvre Eugénie !

ERNEST. L'attente ne me paraîtra jamais longue auprès d'elle.

D'ORMOY. A qui le dites-vous !.. (*à part.*) que ces gens de chicane ont mauvaise grâce quand ils veulent tourner un mot de galanterie. (*haut.*) Au revoir ma charmante cousine, au revoir, monsieur ; si je peux vous être utile en quelque chose, usez de mon crédit ! (*à part.*) qu'il gagne son procès, et ne nous ennuie plus !

AIR : *Valse de Robin.*

Pour un instant, adieu, ma chère,
Nous nous reverrons aujourd'hui.

ERNEST, *à part.*

Cet homme là me désespère,
Il prétend s'installer ici.

D'ORMOY, *bas à Eugénie.*

Faites en sorte qu'au plus vite
Ce Monsieur songe à s'éloigner.

EUGÉNIE.

Mais à l'ennui de sa visite
Je saurai bien me résigner.

ENSEMBLE.

D'ORMOY.

Pour un instant, adieu, ma chère,
Nous nous reverrons aujourd'hui ;
à part. Je vais revenir, et j'espère
Ne plus jamais sortir d'ici.

ERNEST, *à part.*

Près de la femme qui m'est chère,
Je vais donc rester seul ici,
Et c'est en vain que l'on espère
Me séparer d'elle aujourd'hui.

EUGÉNIE, *à part.*

Il faut qu'Ernest parle à mon père
Avant de s'éloigner d'ici,
Et, malgré mon cousin, j'espère
Qu'il réussira près de lui.

(d'Ormoy sort.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

EUGÉNIE, ERNEST.

ERNEST. Il paraît que je fais fuir M. d'Ormoy.

EUGÉNIE Oui, et vous ne savez pas qui vous mettez en fuite.

ERNEST. Ah! Madame, je le sais parfaitement, c'est un rival... je l'ai appris hier au soir.

EUGÉNIE. Avant que j'en eusse la première nouvelle; voilà qui est assez plaisant! vous n'avez pas dû vous effrayer beaucoup; M. d'Ormoy est un rival peu redoutable,

ERNEST. Au contraire, madame, au contraire, car tout est convenu entre M. Dubreuil et lui; on vous sacrifie.

EUGÉNIE. On me sacrifie, mais d'où savez-vous cela ?

ERNEST. Presque de M. d'Ormoy lui même; il l'a dit à un ami commun qui me l'a répété... C'est décidé; votre père vous marie à son cousin d'Ormoy, un riche célibataire, un homme de soixante ans, qui reçoit déjà des complimens de son prochain mariage.

EUGÉNIE. Déjà, monsieur?... mais encore une fois, personne ne m'en avait parlé jusqu'à ce jour.

ERNEST. Il ajoutait que certainement vous ne répugneriez pas à cette union, et que, d'ailleurs, votre consentement est une chose peu importante, quand on connaît le caractère inflexible de M. Dubreuil... Or M. Dubreuil veut ce mariage.

EUGÉNIE. Oublie-t-on que je suis la fille de M. Dubreuil, et que moi aussi j'ai une volonté?

ERNEST. C'est-là ma seule espérance, madame.

EUGÉNIE. Se figure-t-on que l'on pourra disposer de moi sans me consulter seulement? oh! non, non, monsieur... je suis libre.

ERNEST. Oui, madame, vous êtes libre, et vous m'aimez, n'est il pas vrai? cet amour que je vous ai juré devant madame de St-Vallier, vous le partagez ?

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Au nom du ciel, redites-moi,
Redites-moi, je vous en prie,
Et que vous acceptez ma foi,
Et que vous m'aimez pour la vie.

EUGÉNIE.

Non, Monsieur, il n'est pas besoin
Que maintenant je le répète...
Je vous ai dit devant témoin
Ce que je pense en tête-à-tête.

Digitized by Google

ERNEST. Que vous êtes bonne!

EUGÉNIE. Voyez, cependant mon père, monsieur.. ne sortez pas que vous ne l'ayez vu.

ERNEST. Il me refusera, madame, il me refusera.

EUGÉNIE. N'êtes vous pas d'une famille aussi honorable que la sienne?... Votre position ne vaut-elle pas celle de M d'Ormoy?.. oh!. non, il ne vous repoussera pas.

ERNEST. Dieu le veuille!... mais s'il reste inexorable, malgré mes prières et mes supplications, me tiendrez-vous, madame, la promesse que vous m'avez faite?

EUGÉNIE. Cette promesse....

ERNEST. Depuis votre veuvage, vingt partis ont été rejetés, vous avez prévu vous-même que ma demande ne serait pas plus heureuse, et dans cette supposition vous avez daigné convenir que vous étiez libre, et que le consentement de votre père, quelque précieux qu'il fût, n'était pas indispensable.

EUGÉNIE. Monsieur...

ERNEST. Ma tante vous a fait comprendre qu'il fallait éviter une lutte fâcheuse, un éclat pénible, vous avez consenti à me suivre afin que votre père fût forcé d'approuver une chose sans remède pour lui.

EUGÉNIE. Cela est vrai, monsieur, mais...

ERNEST. Ainsi, madame, tout est près, le maire de Chaville a fait les publications nécessaires, on n'attend plus que nous.... M. Dubreuil peut rendre toutes mes précautions inutiles, je le souhaite autant que vous, mais dans le cas où il persisterait à vous refuser à mes instances, souvenez-vous de vos promesses, de vos sermens!

EUGÉNIE. Oh! M. de Rennecourt, une fille qui s'aliène le cœur de son père est bien malheureuse.

ERNEST. Nous le raménerons, madame.

EUGÉNIE. Les femmes ont de la prévision dans leur amour, elles voient l'avenir.

ERNEST. C'est cet avenir que j'invoque, c'est à lui que j'en appelle.

EUGÉNIE. Quelqu'un vient... Mon père, sans doute...

ERNEST. Fasse le ciel que je réussisse, madame!

EUGÉNIE. J'espère encore.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DUBREUIL.

DUBREUIL. Monsieur de Rennecourt!

ERNEST. Monsieur.

Digitized by Google

DUBREUIL. J'ai des excuses à vous adresser, monsieur, vous vous êtes présenté chez moi, et j'étais tellement entouré que je n'ai pas pu recevoir...

ERNEST. Je me suis retiré avec l'espérance d'être plus heureux une autre fois.

DUBREUIL. Je suis à vos ordres.

EUGÉNIE, *bas à Dubreuil.* Je vous laisse, mon père; soyez bon pour lui et pour moi.

DUBREUIL, *à Eugénie.* J'ai toujours été bon pour vous, ma fille.

(Eugénie sort.)

SCENE VII.

ERNEST, DUBREUIL.

DUBREUIL. Asseyons-nous, monsieur, et veuillez m'apprendre le but de votre visite.

ERNEST. Franchement, monsieur, est-ce nécessaire? Ignorez-vous le motif de mes assiduités dans cette maison?.. Non, vous ne l'ignorez pas, et votre refus de me recevoir en est pour moi une triste preuve.

DUBREUIL. Croyez.....

ERNEST. J'ai eu le bonheur de rencontrer madame de Brémont chez madame de Saint-Vallier, ma tante; on ne peut la voir sans l'aimer, monsieur; j'ai alors ambitionné l'honneur de vous être présenté... Mais vous savez tout cela.

DUBREUIL. Si je ne m'en étais pas aperçu, ma fille m'en aurait instruit.

ERNEST. Je l'aime et j'ose dire que j'en suis aimé.

DUBREUIL. Arrêtez, monsieur; dites seulement que vous l'aimez et continuez.

ERNEST. Je suis riche, ma famille est honorable et considérée.

DUBREUIL. Je me souviens avec orgueil d'avoir été l'ami de votre père.

ERNEST. L'ami de mon père!.. oh! ce souvenir me rassure, car l'ami du père ne voudra pas faire le malheur du fils... Je sais, monsieur, que beaucoup d'autres n'ont pas été heureux dans leurs sollicitations auprès de vous; mais je peux, ce me semble, revendiquer un titre que mes rivaux ne possédaient pas, l'amour de votre fille... Nous avons pensé, monsieur, que vous verriez avec bonté un mariage pareil, et que vous approuveriez un nœud qui réunit toutes les convenances.

DUBREUIL. Je suis flatté, M. de Rennecourt, de l'honneur

Digitized by Google

de votre proposition, et je me vois à regret dans la nécessité de ne point l'accepter... J'ai disposé de ma fille.

ERNEST. Sans son aveu !

DUBREUIL. Des reproches ! Et de quel droit?

ERNEST. De quel droit? Quand vous sacrifiez mon bonheur et celui de votre fille à des calculs d'argent, à des affections de famille !

DUBREUIL. L'argent n'influe en rien sur mes résolutions, monsieur ; n'êtes-vous pas riche d'ailleurs? ne savez-vous pas que je le suis aussi et que j'ai peu d'ambition ? Si vous croyez cependant que des affections de famille me dirigent, ne sont-ce pas là des intérêts sacrés ?

ERNEST. Que vous désiriez qu'une aussi jeune femme que l'est madame de Brémont se remarie, je le comprends... Que vous ayez songé à la donner à M. d'Ormoy, parce qu'aucun époux plus jeune et plus digne d'elle ne se présentait, à la bonne heure, mais lorsqu'un homme de mon âge, qui a ma fortune et ma position, vous dit qu'il aime et qu'il est aimé, je ne peux concevoir...

DUBREUIL. Je suis désolé, monsieur, d'avoir à refuser un homme tel que vous ; mais ma parole est donnée.

ERNEST. Je sais, du reste, ce qui dicte votre réponse.

DUBREUIL, *vivement*. Vous ne le savez pas, monsieur!... vous ne le savez pas !.. vous ne devez pas le savoir.

ERNEST. Je le sais pourtant.

DUBREUIL, *avec force*. Non, monsieur !.. (*ils se lèvent tous les deux.*) Non, vous ne le savez pas !

ERNEST. On vous a mal parlé de moi.

DUBREUIL. Tout le monde en pense trop de bien pour que cela soit possible.

ERNEST. J'ai cependant eu des torts dans ma vie ; mais ils ne préjugent rien pour mon avenir, monsieur, ils ne l'entachent en rien.

DUBREUIL. J'en suis convaincu.

ERNEST. Jugez-en.

DUBREUIL. Du tout ; vos secrets resteront les vôtres, je garde les miens.

ERNEST. Gardez-les, monsieur, mais ne vous opposez pas à mon bonheur : ne forcez pas les vœux de madame de Brémont, et permettez-moi de vous rappeler que votre fille est libre.

DUBREUIL. Libre !.. Monsieur !..

ERNEST. Oui : veuve et libre.

DUBREUIL. Est-ce Eugénie qui vous a chargé de me faire cette menace ?

Digitized by Google

ERNEST. Je ne dis pas cela, mais...

DUBREUIL. Libre !.. libre !.. Votre démarche prouve le contraire

SCENE VIII.

LES MÊMES, AGATHE. (*Elle sort, en courant, de la chambre d'Eugénie.*)

DUBREUIL. Où courez-vous, Agathe, qu'y a-t-il ?

AGATHE. Oh ! ce n'est rien, Monsieur, presque rien, Madame est un peu indisposée.

DUBREUIL. Elle serait malade ?

ERNEST. Madame de Brémont ?

(Agathe sort par le fond.)

DUBREUIL. Pardon, Monsieur, si je vous quitte aussi brusquement...

(Il entre chez Eugénie.)

ERNEST. Allez, Monsieur, allez ! que je ne vous retienne pas !

SCENE IX.

ERNEST, *puis* AGATHE.

ERNEST. Voilà la demande faite et accueillie comme je m'y attendais...

AGATHE. Ne vous effrayez point, Monsieur ; Madame n'est pas malade, elle a craint seulement que son père se fachât, que vous vous emportassiez, et elle a voulu interrompre votre entretien.

ERNEST. Dites à Eugenie que M. Dubreuil m'a refusé ; dites-lui aussi qu'il est indispensable que je la revoie aujourd'hui même... Il est tard, n'importe, je reviendrai dans une heure, et pour cela, je me fie à vous, Agathe.

AGATHE. Soyez tranquille et revenez quand il vous plaira, par cet escalier, le petit escalier... on n'y passe presque jamais.

ERNEST. Bien !.. bien !... Allez... allez.

(Elle sort.)

SCENE X.

ERNEST, *seul.*

Ah ! quand une fois ces pères se mettent à vouloir quelque chose, il faut que tout tremble, que tout obéisse.. Une fille

Digitized by Google

a beau être maîtresse d'elle-même, faire un choix juste, honorable, ils la traitent comme si elle sortait du couvent, ils la marient à leur guise, dans leur intérêt.

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Pour maris ils ont sous la main,
Telle est leur cruelle habitude,
Soit un vieil oncle, un vieux cousin,
Soit un camarade d'étude.
On déplace les passions,
En suivant ce fatal système;
On perd deux générations...
Et l'on compromet la troisième.

SCENE XI.

ERNEST, D'ORMOY.

ERNEST. Bon ! voici mon rival, celui qu'on me préfère.

D'ORMOY, *à part.* Encore ce monsieur ! Je ne connais pas d'homme qui fasse d'aussi longues visites.

ERNEST. Monsieur.....

D'ORMOY, Monsieur ?..

ERNEST. C'est à M. d'Ormoy que j'ai l'honneur de parler ?

D'ORMOY. Précisément, Monsieur.

ERNEST. Un parent de madame de Brémont, un oncle.

D'ORMOY. Un cousin, un simple cousin ! (*à part.*) Le diable les emporte ! ils veulent tous que je sois un oncle.

ERNEST. Monsieur, le hasard qui, jusqu'à ce jour, ne nous avait pas rapprochés l'un de l'autre, nous fait rivaux.

D'ORMOY. Rivaux?.. ah, bah?.. (*à part.*) Si je m'en doutais, par exemple ! (*haut.*) Je n'ai pas l'habitude de parler de mes projets et de mes affections à un inconnu.

ERNEST, *à part.* Allons, il ne dira rien... (*haut*) Je prétends à la main de madame de Brémont.

D'ORMOY. Folle prétention !

ERNEST. Vous y prétendez de même.

D'ORMOY. Quand cela serait?

ERNEST. Cela est... nous sommes donc rivaux, et dans la position naturelle à deux personnes de notre âge.

D'ORMOY, *à part.* De notre âge !

ERNEST. Vous, favorisé par le père, moi, par la fille.

D'ORMOY. Par la fille ?

ERNEST. Madame de Brémont a la bonté de s'intéresser à moi, et ce n'est qu'après avoir obtenu son aveu que j'ai demandé sa main à M. Dubreuil.

Digitized by Google

D'ORMOY. A M. Dubreuil qui vous l'a refusée.

ERNEST. Oui, Monsieur.

D'ORMOY. Parbleu ! c'est clair : on n'a pas deux paroles.

ERNEST. Ainsi, vous abusez de l'influence que vous avez sur M. Dubreuil comme parent, comme ami, comme contemporain !

D'ORMOY, *à part*. Ah ! comme contemporain...

ERNEST. Pour contraindre madame de Brémont à un mariage qui lui est odieux.

D'ORMOY. Odieux ?.. Elle m'aime, Monsieur, elle m'aime depuis vingt ans ; elle m'a aimé toute sa vie.

Air du Vaudeville de Partie carrée.

Elle m'aimait lorsque, petite fille,
Je la faisais sauter sur mes genoux,
Et cet accord, jamais dans la famille
Rien n'est venu l'altérer entre nous.

ERNEST.

Voilà pourquoi votre nièce craintive
Ne voudra pas s'exposer en ce jour
A réfroidir une amitié si vive,
Par des semblans d'amour.

D'ORMOY. Semblans ! semblans !.. elle m'aime, Monsieur, je suis certain qu'elle m'aime

ERNEST. J'ai la même certitude, et je la tiens d'elle.

D'ORMOY. Je l'épouserai, Monsieur, je vous en donne ma parole.

ERNEST. Et moi aussi.

D'ORMOY. Mais nous ne pouvons pas l'épouser tous les deux.

ERNEST. Songez que vous avez affaire à l'homme le plus amoureux.

D'ORMOY. Je suis aussi amoureux que vous.

ERNEST. Sans elle, Monsieur, je ne peux vivre.

D'ORMOY. Eh bien, Monsieur, vous vous arrangerez !

ERNEST. Je m'arrangerai !.. Ah ! si ce n'était votre âge...

D'ORMOY. Mon âge !.. mon âge !.. je suis jeune, Monsieur... je suis aussi jeune qu'un autre, aussi jeune que le premier venu.

ERNEST. Cela dépend de l'âge du premier venu... Je serais fâché de vous blesser, Monsieur, mais vous êtes jeune, comme vous êtes aimé de madame de Brémont.

D'ORMOY. Ah ! vous m'insultez...

ERNEST. Du tout !

D'ORMOY. Je vois où voulez en venir... vous désirez une affaire... un duel ?

ERNEST. Un duel !

Digitized by Google

D'ORMOY. Je suis votre homme, Monsieur; j'ai dû être chevalier de Malte, entendez-vous, chevalier de Malte.

ERNEST. Je le crois, mais ne provoque point un duel.

D'ORMOY. C'est moi qui le provoque... c'est moi qui l'offre.

ERNEST. Et moi, je le refuse.

D'ORMOY. Ah! vous reculez?

ERNEST. Tout ce que vous voudrez, et c'est bien naturel : je ne parle plus de votre âge, qui est un fait positif, quoique vous ne veuillez pas en convenir... Un homme sensé n'accepte pas un duel quand il n'a en sa faveur aucune chance de succès; si vous me tuez, tout est dit; si je vous tue, je n'y gagne rien : croyez-vous que madame de Brémont consente à donner sa main au meurtrier de son oncle?

D'ORMOY, *à part.* Oh! il y tient.

ERNEST. Vous voyez, Monsieur, qu'un duel est impossible.

D'ORMOY. Il faut cependant que j'éloigne un rival.

ERNEST. Que ne laissez-vous madame de Brémont décider entre nous?

D'ORMOY. Je ne serais pas inquiet de son choix, Monsieur. (*à part.*) C'est-à-dire... (*haut.*) Certainement, je ne serais pas inquiet...

ERNEST, *à part.* Il me semble que, tant auprès du père que du cousin, j'ai fait ce que j'ai pu... (*haut.*) Je vous cède la place, Monsieur.

D'ORMOY. C'est prudent.

ERNEST, *à part.* Ce soir je l'enlève, et demain je leur présente ma femme.

D'ORMOY. C'est très-prudent.

ERNEST. Je vous salue.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

D'ORMOY, *seul.*

Ouf!.. il est insupportable, ce jeune homme avec son aplomb, sa tranquillité, il serait capable de me donner des craintes... Ah! venez donc, Dubreuil, venez donc, ma cousine; j'ai soutenu un furieux assaut contre M. de Rennecourt... et j'en suis sorti victorieux.

SCÈNE XIII.

D'ORMOY, EUGÉNIE, DUBREUIL.

DUBREUIL, *à Eugénie.* Votre résistance à mes volontés m'é-

Digitized by Google

tonne, Eugénie; veuve, et en état d'apprécier ce que j'ai résolu pour votre bonheur, vous agissez comme un enfant.

D'ORMOY. Allons, ma petite cousine, allons, soyez raisonnable

DUBREUIL. J'ai cru voir que vous désiriez vous remarier, et je vous ai tout de suite présenté un mari, M. d'Ormoy, mon parent et le vôtre; on ne pouvait faire un choix plus convenable.

EUGÉNIE. M. d'Ormoy m'a parlé de ce mariage, je lui sais gré des sentimens que suppose sa recherche; mais, tout en ayant pour mon cousin une amitié bien vive, je n'ai point d'amour pour lui, et je sens qu'une telle union ne me rendrait pas heureuse.

D'ORMOY. Heureuse! Ah! si fait, ma cousine, vous serez heureuse, vous serez très heureuse

DUBREUIL. Tenez, Eugénie, parlons franchement; si vous semblez hésiter encore à combler mes vœux en donnant votre main à d'Ormoy, c'est par pur entêtement, par obstination, mais je dois vous dire que M. de Rennecourt a fait près de moi une démarche inutile.

D'ORMOY. Je le crois bien... Ce monsieur n'a rien que de fort déplaisant, et j'ai peine à concevoir...

DUBREUIL. Ah! d'Ormoy, il n'est pas généreux à vous d'attaquer M. de Rennecourt... il est parti pour ne plus revenir.

EUGÉNIE. Pour ne plus revenir?.. Vous l'avez congédié?

DUBREUIL. Oui, madame.

D'ORMOY. Et je me flatte d'avoir contribué.

EUGÉNIE. Mon cousin, de grâce...

D'ORMOY. Comme elle le défend!

DUBREUIL. Je ne me cacherai pas de d'Ormoy, je vous dirai devant lui tout ce que j'ai à vous dire; M. de Rennecourt m'a fait sentir que sa demande était de pure politesse, car au fond, a-t-il prétendu, vous êtes libre.

D'ORMOY. Voyez-vous cela.. libre!

EUGÉNIE Eh bien! je serais désolée qu'il eût insisté sur ce point, de manière à vous irriter, mon père; mais, à moins que ses expressions n'aient été choquantes, vous conviendrez qu'il a pu croire...

DUBREUIL. Ses expressions n'ont point été déplacées, mais la liberté qu'il vous suppose, je ne peux pas, je ne veux pas l'admettre... Après ce qui s'est passé entre nous, j'espère que vous n'aurez plus la pensée de le recevoir.

EUGÉNIE. Pourquoi cela?

DUBREUIL. M. de Rennecourt ne nous convient ni à moi ni à vous, non, pas même à vous.

Digitized by Google

EUGÉNIE. Pas même à moi ?... un homme dont la naissance et la conduite sont irréprochables, et qui semble, en vérité, ne vous déplaire que par l'intérêt que je lui porte.

DUBREUIL. La remarque est heureuse... Vous me croyez donc bien injuste ?

EUGÉNIE. Si j'avais répugné, il y a quatre ans, à épouser M. de Brémont, vous n'auriez pas ainsi forcé mon choix.

DUBREUIL. C'est possible ; les circonstances sont changées.

EUGÉNIE. Les circonstances ?

D'ORMOY. Je ne m'étais pas présenté.

DUBREUIL. Il est important que notre famille demeure unie, qu'aucun étranger ne s'y introduise, et ne trouble peut-être la bonne harmonie qui y règne.

D'ORMOY. Moi, je suis de la famille.

EUGÉNIE. Oh ! cette crainte est mal fondée, surtout par rapport à M. de Rennecourt.

DUBREUIL. Si j'accueillais vos prières, Eugénie, vous-même vous me reprocheriez plus tard ma faiblesse.

EUGÉNIE. Oh ! mon père, vous me donnez une preuve bien cruelle de ce caractère dominateur qui a rendu toujours ma mère si soumise à vos volontés.

DUBREUIL. Ma fille !... ma fille !... vous vous trompez ; mais épargnez-nous à l'un et à l'autre une explication fâcheuse : qu'il vous suffise de savoir que j'ai un motif puissant pour éloigner M. de Rennecourt. Je ne veux pas que vous l'épousiez... vous ne l'épouserez pas.

D'ORMOY. Voilà parler !

DUBREUIL. Adieu.

EUGÉNIE. Mon père, encore un mot.

DUBREUIL. Non... il me faut, Eugénie, une réponse positive avant ce soir.. et si vous ne me faites pas celle que je désire, nous aurons l'explication que vous semblez exiger.... Adieu.

D'ORMOY. Adieu, mon cousin.

DUBREUIL. Demain matin, d'Ormoy, ayez la bonté de venir me trouver... j'ai des choses importantes à vous communiquer.

D'ORMOY. Je n'y manquerai pas

(Dubreuil sort.)

SCENE XIV.

EUGÉNIE, D'ORMOY.

EUGÉNIE, *à part.* Mon père dit avoir des motifs puissans

Digitized by Google

pour éloigner M. de Rennecourt... qu'est-ce que cela signifie ?.. Oh ! rien ! rien ! sinon qu'il veut être obéi ; et qu'il met son caprice au-dessus de tout... Que peut-on reprocher à M. de Rennecourt ?

D'ORMOY, *à part*. Je ne sais plus comment engager la conversation... c'est scabreux !

EUGÉNIE. M. d'Ormoy, il est possible que mon père ait raison, il est possible que je sois folle de vouloir ce que je veux, mais ce serait une erreur de croire que les femmes font toujours ce qui est le plus raisonnable ; je vous déclare donc qu'on ne forcera jamais mon consentement.

D'ORMOY. Allons, ma cousine, calmez-vous.

EUGÉNIE. J'ai résolu de ne pas céder.

D'ORMOY. Je comprendrais à la rigueur votre obstination, si ce petit monsieur en valait la peine ; mais...

EUGÉNIE. Ah ! vous allez me fâcher davantage.

D'ORMOY. Il a refusé de se battre avec moi.

EUGÉNIE. Quoi ! vous avez poussé l'extravagance jusqu'à...

D'ORMOY. S'il n'avait pas reculé...

EUGÉNIE. Il a reculé ?

Air de l'Angélus.

Je l'en estime encore plus,
Il doit ce respect à votre âge,
Et je trouve dans ses refus
Une marque de son courage (*bis.*)

D'ORMOY.

Son courage n'est pas certain,
Mais du moins sa prudence brille.

EUGÉNIE.

Oui, car il n'aurait pas ma main
S'il tuait d'abord ma famille.

D'ORMOY. Au reste, je lui ai promis que je vous épouserais, moi, et je tiendrai parole.

EUGÉNIE. Non, vous comprendrez qu'on n'épouse pas une femme malgré son cœur... Vous ne voudrez pas servir de prétexte à des dissensions domestiques.

D'ORMOY. Des dissensions domestiques ?... N'est-ce pas lui qui met le trouble ici ?

SCENE XV.

LES MÊMES, AGATHE.

AGATHE. Madame.

D'ORMOY. Maudite bonne !... que voulez-vous Agathe ?

Digitized by Google

AGATHE. Madame était souffrante et je venais voir si elle a besoin de mes services, (*bas à Eugénie.*) Monsieur Ernest est-là.

EUGÉNIE, *de même.* Ernest !

AGATHE, *de même.* Il a été mal reçu par M. Dubreuil et veut absolument vous parler.

EUGÉNIE, *à part.* Et mon pere qui m'a défendu de le revoir'

D'ORMOY. Est-ce que vous n'êtes pas mieux, Eugénie ?

EUGÉNIE Un peu mieux.... quelques heures de repos me remettront tout-à-fait.

D'ORMOY. Néanmoins, cousine, je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez rendu....

EUGÉNIE. Mon affection?... alors monsieur, vous resterez ici longtemps.

AGATHE, *bas à Eugénie.* Mais madame...

EUGÉNIE. Au fait, je ne sais pas pourquoi je vous en voudrais, mon cousin, ce n'est pas vous qui m'affligez.

D'ORMOY. Non, certes !... ce n'est pas moi.

EUGÉNIE. Je vous aime encore bien.

D'ORMOY. Vous êtes un ange !... adieu, ma chère cousine, prenez le repos dont vous avez besoin.

EUGÉNIE. Et c'est pour vous aimer toujours que je ne vous épouserai pas.

D'ORMOY. Méchante !... à demain..... demain tout sera conclu.

EUGÉNIE. Peut-être..... (*à part.*) je devrais renvoyer Ernest.

(*D'Ormoy se trompe de porte en s'en allant, il ouvre celle derrière laquelle se trouve Ernest.*)

AGATHE. Où allez-vous donc, Monsieur ?

EUGÉNIE. Ciel!

D'ORMOY. Ah! pardon, je m'égarais. Bonne nuit; la nuit porte conseil, profitez-en. Adieu.

(Il sort.)

SCENE XVI.

EUGÉNIE, ERNEST, AGATHE

EUGÉNIE Quelle frayeur!

AGATHE. Je vous ai cru découvert.

ERNEST. Eh bien, madame, vous voyez la tenacité de M. d'Ormoy... il s'embarrasse peu de votre amour, il veut votre main, et n'est que trop secondé par M. Dubreuil qui m'a re-

Digitized by Google

poussé avec une dureté !.. mais qu'importe maintenant ?.. me recevoir à cette heure chez vous, c'est consentir à ce que je sollicite.

EUGÉNIE Que résoudre ?.. mon Dieu !...

ERNEST. Vous allez prendre le seul moyen d'assurer le bonheur d'un homme dont l'unique desir est de vous consacrer sa vie entière... Venez, Eugénie, ma voiture est en bas, venez et ne perdons point une minute, car si votre père arrivait...

AGATHE. Monsieur est sorti... C'est égal ! je vais me mettre aux aguets, et je vous préviendrai, s'il rentre.

ERNEST. Bien...

(Agathe sort.)

SCÈNE XVII.

EUGÉNIE, ERNEST.

ERNEST. Je comprends vos scrupules et votre hésitation, madame, mais rassurez-vous; une fois que nous serons mariés, votre père nous conciliera lui-même l'opinion toujours défavorable à un enlèvement...

EUGÉNIE. Un enlèvement !... Oui vous m'enlevez...

ERNEST. Non, je vous emmène, et dans deux heures, si vous le voulez, Mme de Brémont rentrera sous le toit paternel sans que personne se doute qu'elle ait changée de nom ni d'état.

EUGÉNIE. Je cède, Ernest, et cependant cette désobéissance aux ordres formels de mon père, me coûte et me pèse.

ERNEST. J'ai fait ce que j'ai pu pour vous épargner ce chagrin.

EUGÉNIE. Allons.

ERNEST. Que je suis heureux !

(Ils se dirigent vers la porte et sont sur le point de sortir.)

EUGÉNIE, *s'arrêtant*. Mais en vous refusant, il vous a donné une raison ?

ERNEST. Non, quoi qu'il en ait une; sans savoir la main qui a porté le coup, j'ai deviné l'accusation.

EUGÉNIE. Quelle est-elle ?

ERNEST. Eugénie le temps presse.

EUGÉNIE. Dites-la moi, ne suis je pas votre amie ?.. n'ai-je pas droit à vos confidences ?

ERNEST. Oui, mais laissons de côté des antécédens étrangers à notre amour et qui ne peuvent soulever que des sensations pénibles.

EUGÉNIE. Mon Dieu ! le fond de cette aventure est bien sim-

Digitized by Google

ple, cela se voit tous les jours dans le monde ; seulement la malignité des salons s'en est emparée et une femme à été perdue.

EUGUNIE. Ah!

ERNEST. Je ne vous connaissais pas encore, madame; avant de vous adorer j'ai cru aimer une fois.

EUGÉNIE. Elle a été perdue.

ERNEST. Vous ne me regardez plus, Eugénie... Oh! elle habite l'Amérique aujourd'hui... Mille lieues nous séparent, et ne l'ai-je point oubliée ?

EUGÉNIE. Perdue !

ERNEST. Voilà, j'en suis certain, la cause de la sévérité de M. Dubreuil, il me traite comme il traiterait une femme dont la réputation délicate est ternie par un souffle.

EUGÉNIE. Ah! vous trouvez ?..

ERNEST. Mais il n'en est pas de même d'un homme, et si l'on blâme ses erreurs, ses fautes, la morale publique ne le flétrit point.

AIR : *L'honneur est le premier des biens.*

L'opinion, souveraine maitresse,
Sans équité toujours régna sur nous :
Pour vous, hélas! elle sévit sans cesse,
Et vous frappa de ses plus rudes coups.
Les hommes seuls affrontent sa colère,
L'impunité pour eux est presqu'un droit ;
J'approuve peu ce partage arbitraire,
Mais les plus forts, Madame, ont fait la loi.

EUGÉNIE. Quelle loi juste !

ERNEST. Vous savez tout, Eugénie, partons.

EUGÉNIE. Je reste, monsieur, je reste.

ERNEST. Quand j'ai l'aveu de votre amour, votre parole.

EUGÉNIE. Je reste.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, AGATHE, *puis* DUBREUIL.

AGATHE, *accourant.* Madame, madame, voici M. Dubreuil.

EUGÉNIE. Mon père ! sortez, monsieur, sortez !

ERNEST. Ce refus n'est pas irrévocable.

EUGÉNIE. Sortez !

ERNEST. J'obéis, mais...

AGATHE. Il est trop tard, votre père monte par le petit escalier.....

ERNEST. Que devenir ?

EUGÉNIE. Il approche.

Digitized by Google

AGATHE. Fuyez ! (*Ernest fait un mouvement pour sortir par le fond.*) Impossible ; il y a du monde dans l'antichambre.

ERNEST. Ah ! cette porte...

(Il se jette dans un cabinet. Dubreuil paraît)

EUGÉNIE, *bas à Agathe.* Où est Ernest ?

AGATHE, *lui montrant le cabinet.* Là !

DUBREUIL. Vous êtes surprise de me voir encore ici, ma fille ; c'est mon amour pour vous qui m'y ramène... Je ne veux pas que vous puissiez douter de ma tendresse. Laissez-nous, Agathe.

AGATHE. Oui, Monsieur.

(Elle sort.)

SCENE XIX.

EUGÉNIE, DUBREUIL.

DUBREUIL. Personne n'est plus à portée de m'entendre, n'est-il pas vrai ?

EUGÉNIE. Personne... (*à part.*) Je tremble.

DUBREUIL. Il fallait, pour que je me décidasse à cet entretien, et que votre obstination fût aussi forte qu'elle l'est, et que nous fussions, comme à présent, renfermés sans témoins au fond de votre appartement, sans témoins, Eugénie, car Dieu seul doit savoir ce que j'ai à vous dire.

EUGÉNIE. Je ne vous demande rien, mon père.

DUBREUIL. Quoi ?

EUGÉNIE. Rien, absolument rien.

DUBREUIL. Ne blâmiez-vous pas ma sévérité, il y a quelques heures ?

EUGÉNIE. J'avais tort.

DUBREUIL. N'exigiez-vous pas une explication ?

EUGÉNIE. Je ferai ce que vous voudrez, mon père, j'épouserai M. d'Ormoy.

DUBREUIL. Ce n'est point une obéissance pareille que je désire... Et d'ailleurs, j'ai besoin de me justifier.

EUGÉNIE. Jamais devant votre fille.

DUBREUIL. Nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre dans une fausse position qui ne saurait durer long-temps ; vous savez que je n'ai sur vous qu'un pouvoir moral.

EUGÉNIE. Excusez-moi, si je vous ai offensé.

DUBREUIL. Il m'importe de prouver que je n'abuse pas d'une semblable autorité.

Digitized by Google

EUGÉNIE. Je vous obéirai, mon père... mais je ne vous demande rien.

DUBREUIL. Vous allez donc connaître les motifs de ma conduite.

EUGÉNIE, *à part.* Je frissonne.

DUBREUIL. Ecoutez! lorsque vous eûtes le malheur de perdre M. de Brémont, vous rentrâtes chez moi et tout en partageant votre douleur j'éprouvai une joie bien vive en vous revoyant dans ma maison... Vous m'étiez rendue, Eugénie, et vous êtes après ma conscience ce que j'ai de plus cher au monde.

EUGÉNIE, *à part.* Où va-t-il en venir?

DUBREUIL. Mais, vous ne m'écoutez pas... Vous semblez distraite, préoccupée.

EUGÉNIE. J'écoute... (*à part.*) Oh! l'affreux supplice?

DUBREUIL. Un an se passa, puis des intérêts de famille me forcèrent à partir pour la province, et me séparèrent de vous pendant quatre ou cinq mois. Plût au ciel que je ne vous eusse pas laissé à Paris, Madame!

EUGÉNIE. Que rappelez-vous-là, mon père? M'a-t-on accusée?....

DUBREUIL. Non...

EUGÉNIE. On m'a accusée...

DUBREUIL. Non, Madame, non!

EUGÉNIE. Eh bien?

DUBREUIL. Ecoutez-moi jusqu'au bout... Je revins, et ce n'étaient pas mes amis, ma ville, mon toît qu'il me tardait de retrouver, c'était vous, ma fille, vous, mon unique enfant..... Oh! je crois que je vous aime plus que je n'ai jamais aimé votre mère.

EUGÉNIE, *à part.* Et M. de Rennecourt qui entend!..

DUBREUIL. Il était tard quand j'arrivai... Impatient de vous serrer dans mes bras, je courus à votre chambre sans vous faire avertir, vous dormiez

EUGÉNIE. Ah!

DUBREUIL. Mais votre sommeil était agité, mais vous avez parlé...

EUGÉNIE. J'ai parlé?

DUBREUIL. Et vous vous êtes trahie vous-même, Madame.

EUGÉNIE Trahie!..

DUBREUIL. Oui, durant mon absence, ma maison a été le théâtre d'une intrigue.

EUGÉNIE. Non, Monsieur, non!

DUBREUIL. Vous avez nommé votre séducteur.

Digitized by Google

EUGÉNIE. Non, non.

DUBREUIL. Je sais tout.

EUGÉNIE. Plus bas!.. plus bas!

DUBREUIL. Vous avez eu un amant, Madame! Plus bas, dites-vous, plus bas?

EUGÉNIE. Vous pouvez parler haut maintenant.

DUBREUIL. Je le cherchai cet homme... Il me fallait une réparation pour votre honneur outragé, il me fallait une vengeance; tout m'a échappé.

EUGÉNIE. Ah! je meurs!...

(Elle se laisse tomber dans un fauteuil.)

DUBREUIL. O ciel! ma fille!.. mon Eugénie! et rien! rien! Agathe! Agathe!

(Ernest entr'ouvre la porte du cabinet, Eugénie le voit et se relève rapidement.)

EUGÉNIE. N'appelez pas, Monsieur, n'appelez pas; je suis bien, je suis bien. (*la porte se referme.*) Vous auriez mieux fait de me tuer.

(Elle retombe dans un fauteuil, se cache la tête dans ses mains et sanglotte.)

DUBREUIL. Eugénie, Eugénie, ne vous désespérez pas ainsi, je ne veux pas vous affliger, mais vous devez comprendre maintenant pourquoi j'ai éloigné M. de Rennecourt. Il est honorable, jeune, riche, il vous aime, réunit toutes les qualités que j'eusse souhaitées dans un gendre.

Air du pot de fleurs.

Mais pensez-vous que j'aurais le courage
De m'expliquer avec sincérité?
Car mon devoir, au jour du mariage,
Est de lui dire en tout la vérité.
Voyez l'abîme où votre erreur nous plonge,
Notre secret ne peut être éternel;
Car il arrive un instant solennel
Où le silence est un mensonge.

Et ce mensonge même, si j'étais homme à le faire, le pourrais-je, sans vivre dans la crainte perpétuelle que le secret découvert nous livrât au mépris d'un honnête homme trompé, vous, comme coupable, moi, comme complice? telle est, Madame, l'alternative où vous nous avez placés; et je ne vous laisse point le choix d'un parti à prendre... Non, vous n'épouserez pas M. de Rennecourt... d'Ormoy demande votre main, à lui je peux m'ouvrir sans crainte.

EUGÉNIE. Quoi! vous lui direz?..

Digitized by Google

DUBREUIL. Tout !.. sommes-nous dispensés d'être probres envers lui ?.. d'Ormoy est mon ami, mon parent, presque mon frère ; s'il vous refuse, nous serons sûrs au moins de la discrétion d'un homme intéressé comme nous au silence. Vous pleurez, Eugénie, vous redoutez peut-être mon courroux... J'ai pardonné depuis long-temps, décidez-vous à un mariage nécessaire pour qu'on ne recherche pas les raisons de votre long veuvage et de mes continuels refus. Soumettez-vous dignement aux exigences de votre position, et soyez tranquille, je ne vous ferai jamais souvenir de cette soirée..... Adieu, ma fille, embrassez votre père, adieu, réfléchissez.

(Il sort.)

SCENE XX.

EUGÉNIE, ERNEST.

(Quelques instans de silence, la porte du cabinet s'ouvre, Ernest paraît.)

EUGÉNIE, *vivement*. Il est mort, Monsieur... il est mort ! il est mort, vous dis-je.

ERNEST. Veuillez croire...

EUGÉNIE. Je n'ai pas eu la force, ô mon père de te crier qu'on t'écoutait, et te voilà déshonoré !

ERNEST. Ah ! c'est me faire injure que parler ainsi ; l'homme qui ne doit qu'au hasard la connaissance d'un secret n'a rien entendu, s'il est honnête : je n'ai rien entendu.

EUGÉNIE. Retirez-vous, M. de Renneconrt, et oubliez la malheureuse Eugénie.

ERNEST. L'oublier !..

EUGÉNIE. Non, pas encore. (*à part.*) Il sortait ! (*haut.*) Vous avez le droit de m'accabler, Monsieur, car je vous trompais.

ERNEST Assez, assez.

EUGÉNIE. Oui, je vous trompais ; mais, peut-être, ne suis-je pas aussi coupable que je le parais ; je ne vous peindrai point mes sentimens, dont la violence allait jusqu'à me dérober de chez mon père ; vous reconnaîtrez cependant que le remords m'est venu à temps et que j'ai positivement refusé de vous accompagner.

ERNEST. Croyez que mon estime..

EUGÉNIE, *à part.* Son estime ! (*haut.*) Mon sommeil seul m'a trahie, vous le savez, je pensais ma faute ignorée de tout le monde, celui qui me la fit commettre en avait emporté le secret dans la tombe, et me sentant assez forte pour tenir mes

Digitized by Google

serments... je me suis tu... Quelle femme aurait parlé, Monsieur ?.. Et puis, j'étais libre alors, comme je le suis aujourd'hui, et vous mettrez bien quelque différence, j'espère, entre la femme qui ne blesse que des conventions sociales, et celle qui se parjure en ajoutant le mensonge à l'adultère.

ERNEST. Mon estime pour vous n'est point affaiblie.

EUGÉNIE, *à part.* Pas un mot de son amour ! (*haut.*) Tout est fini ! tout est brisé !.. Je m'étais figuré que je ne devais pas compte à mon mari d'un égarement qui aurait pu, à tort, l'inquiéter sur l'avenir. Vous me prouvez que je m'abusais. Adieu donc, Monsieur, partez, et ne songez plus à moi.

(Elle marche vers la porte de sa chambre. Ernest reste attéré dans le fond du théâtre.)

SCENE XXI

LES MÊMES, D'ORMOY.

D'ORMOY, *sans apercevoir Ernest.* A la bonne heure, ma cousine, je viens de voir Dubreuil, et je n'ai pas résisté à l'envie de vous remercier moi-même. Vous consentez?.. J'en étais sûr...

EUGÉNIE. Vous avez vu mon père, (*à part, voyant Ernest.*) Il est encore là !

D'ORMOY. Oui, je l'ai vu et je suis vraiment désolé de n'avoir pas gagé cent napoléons avec ce petit monsieur qui se vantait de l'emporter sur moi.

EUGÉNIE. Que vous a-t-il dit ?

D'ORMOY. Qui ? Dubreuil ?.. Il m'a dit que vous consentiez, pas un mot de plus.

ERNEST, *à part.* Je respire...

D'ORMOY. Cela suffit, j'espère...

EUGÉNIE. Oh ! non ; l'entretien que vous deviez avoir avec lui, aurait changé peut-être...

D'ORMOY. Un entretien d'affaires, d'argent, de dot, de contrat... oh ! il ne changerait rien.

EUGÉNIE. Il faut que vous sachiez...

ERNEST, *s'avançant.* Que j'ai le bonheur d'être aimé de madame de Brémont, et que je l'épouse.

D'ORMOY. Qu'est-ce que c'est, Monsieur? qu'est-ce que c'est?.. Vous ici ?

ERNEST, *bas à Eugénie.* C'est d'aujourd'hui seulement, Eugénie, que nous avons à répondre l'un de l'autre.

D'ORMOY. Parbleu! Monsieur, vous me ferez raison de ce tour-là!.. Vous avez reculé une fois, vous ne reculerez pas deux... Dubreuil! Dubreuil!

Digitized by Google

SCENE XXII.

LES MÊMES, DUBREUIL, AGATHE.

AGATHE. Il sont perdus! adieu l'enlèvement.

DUBREUIL. Qu'y a-t-il, d'Ormoy?.. Dieu! M. de Rennecourt!

D'ORMOY. Le voilà chassé définitivement... Je triomphe!

ERNEST J'étais entré dans cet appartement avant que vous y vinssiez, M. Dubreuil, j'étais là, et je vous demande comme une faveur la main de madame de Brémont.

DUBREUIL. Est-il possible?

ERNEST. Oui, Monsieur, l'estime est demeuré entière, et l'amour ne s'est pas éteint.

D'ORMOY. Ah ça! mais, Dubreuil, que signifie?..

DUBREUIL Je me rends aux vœux de ma fille; ils m'ont persuadé.

AGATHE. Très bien! elle n'épousera pas le vieux.

D'ORMOY, *à Ernest.* Monsieur, je suis chevalier de Malte, vous me ferez raison!

DUBREUIL. D'Ormoy!.. d'Ormoy!..

ERNEST. Volontiers, Monsieur... et je choisis M. Dubreuil pour second.

D'ORMEUIL *à part.* Il recule encore.

EUGÉNIE, *au public.*

AIR : *Venez, venez, troupe jolie!*

Je ne viens pas, selon l'usage,
Vous engager à soutenir
La faiblesse de cet ouvrage,
Ni vous prier de l'applaudir;
Mais je parle pour l'avenir.
Si votre justice trop prompte,
Condamne la pièce à présent,
Que jamais elle ne la compte
Comme un fâcheux antécédent.

FIN.

Digitized by Google